Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 25

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189305

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ne condamnerez pas. Que les flots soient doux à tous ces pauvres morts inconnus; qu'ils bercent mollement leurs tristes corps perdus, et qu'au murmure des vagues sur les galets la paix se fasse aussi peu à peu dans les âmes endolories de ceux qui pleurent, cette paix si douce qui fait que les larmes n'ont plus d'amertume et que le cœur n'a plus de révolte.

Devant ce spectacle, un seul sentiment persiste, celui du recueillement le plus profond qui fait disparaître absolument toutes les taches et toutes les mesquineries.

Mais bientôt la vie reprend ses droits; une fois la procession finie la foule revient à ses idées journalières. L'existence toute entière du marin est faite de ces contrastes brusques et parfois choquants. La veille on dispute sa vie à la mer avec acharnement, le lendemain on s'enivre d'eau-de-vie et de danses folles. Après la bénédiction de la mer, Etretat devient un lieu de fête: les baraques de toutes sortes font retentir leurs appels sonores; les fifres et les cuivres des cirques chassent les échos des chants d'église et après les pompes du cortège religieux, les marins et les campagnards vont s'émerveiller à l'aspect des costumes pailletés des clowns, des femmes géantes ou des acrobates.

Les guinguettes et les bouchons regorgent; les jardins s'emplissent de gens attablés qui mangent de bon appétit. Le cidre pétillant délie la langue et appelle les chansons; partout des plaisanteries, les éclats de voix joyeux, le rire à plein gosier et la gaieté bruyante.

Et tandis que pour rentrer chez nous nous reprenons le chemin de la falaise, nous songeons à ces contrastes bizarres et si naturels, qui procurent en quelques heures un résumé de la vie toute entière et qui peuvent bien, un moment, donner à réfléchir.

Et au pied des falaises, sous ces vastes arcades et ces contreforts gigantesques, qu'un pouvoir invisible semble avoir fouillé en ruines gothiques et fabuleuses, voltigent et tournoient les oiseaux de mer effarouchés à notre approche, tandis que les vagues qui se retirent lentement font entendre leur petit clapotement monotone et discret, et que de loin en loin le vent du large nous apporte une bouffée d'accords criards et discordants.

Etretat, le 3 juin 1886. N.

A ma faux.

Retentis, ô ma faux, sous le marteau sonore!
Ma belle, pour ton bien, subis un peu sa loi;
Car il faut que demain, levée avant l'aurore,
Les herbes de mon pré se couchent devant toi.

Avant que leur parfum s'envole avec la brise,
Que leur suc nourricier soudain vienne à tarir,
Hâtons-nous, ma fidèle, et vite qu'on s'aiguise.
Toute herbe, bien que verte, est prompte à se flétrir.

Vois, ce soir tout sourit, au ciel et sur la terre:
A peine, dans l'azur, scintillent quelques feux.
Le mercure a monté dans son tube de verre;
Ma belle, pour demain, la prairie à nous deux.

Tu te plais à noyer dans des flots de rosée,
Il te faut des guérets, tout perlés de ses pleurs.
La rosée est hâtive, et la terre épuisée
Reçoit avant le jour ses présents bienfaiteurs.

Comme elle, sois hâtive, et de plus, sois docile;
A mon premier appel, obéis et suis-moi!
Pour qui se lève tôt la tâche est plus facile,
Le soleil, en naissant, doit se mirer dans toi.

Tout est prêt: j'ai ma veste à ronde et courte manche;
Ma meule et son étui couronné de foin vert;
Ma ceinture de cuir pour le pendre à ma hanche,
Et le panier de jonc, pour porter mon couvert.

Passe, passe, ô ma faux, repasse infatigable;
Retourne sur tes pas, puis reviens en sifflant;
Arrondis sur le sol ton arc impitoyable,
Et, souple dans ma main, soutiens bien ton élan.

Coupe la paquerette et la haute héraclée,
Et l'esparcette rouge et l'odorant cerfeuil;
Et la dent de lion à la feuille effilée,
Et le trèfle surtout, qui des près est l'orgueil.

Avance pas à pas, mesure le carnage;
Frappe! entre chaque coup mets un espace égal.
Quand ton fil émoussé lassera ton courage,
Ma meule sera prompte à réparer le mal.

Entends d'ici mugir ma génisse à l'étable;
Ecoute mes brebis et leurs agneaux bêlant;
Tu le sais bien, chacun sur toi fonde sa table;
Ma fidèle, à leurs cris réponds en redoublant.

Oui, je veux que demain ma fourche heureuse entasse
Le fourrage séché dans mes celliers joyeux;
Et que je puisse dire à mon voisin qui passe:
« J'ai fini le premier, et j'en suis orgueilleux. »

N. Glasson.

On nous écrit de Lausanne:

« J'ai lu, avec plaisir, dans votre dernier numéro, l'article d'une aimable lectrice, sur quelques mots usités dans le langage de la jeunesse, introuvables dans Littré.

Cet article fait surgir chez moi la question suivante:

« Je suis vieux, car le français que je sais, je l'ai » appris à l'aide de Noël et Chapsal; et depuis plus » de 50 ans, quand je parle des nombres 700 ou 7000 » j'ai toujours dit: *sè cents* ou *sè mille;* quand quel- » quefois j'entendais un gros paysan comtois ou » bourguignon, dire *septe cent francs* ou *septe régi-* » *ments*, je le plaignais de connaître aussi peu sa » belle langue.

Cependant, depuis quelques années, j'entends la jeunesse dorée de notre ville s'exprimer de la même manière. Si ces messieurs sont dans le vrai, je m'exécuterai aussi, malgré la discordance que je trouvre dans « cette régiments » mais auparavant, que quelque pédagogue veuille bien me tirer la chose au clair. »

Un journal italien indique comme déterminant une augmentation de volume dans les poires et les pommes le procédé suivant qui, s'il est efficace, serait très facile à mettre en usage. On fait une solution de sulfate de fer vulgairement appelé couperose verte ou vitriol vert, dans la proportion de trois grammes pour un litre d'eau. Pendant que le fruit se développe sur l'arbre, on le mouille avec cette solution au moyen d'une éponge qui en est imbibée.

Il faut répéter cette opération quatre fois pendant le développement du fruit. Le sulfate de fer employé à faibles doses agit comme excitant de la végétation ; aussi les poires et les pommes qui, pendant leur formation, ont été soumises à son action ont-elles, à leur maturité, un volume notablement supérieur à celui des autres fruits des mêmes arbres qu'on a laissés suivre la marche naturelle de leur croissance.

On demi-larro.

Ti lè larro ne sont pas clliâo que vont férè châotâ onna saraille, âo qu'épéclliont 'na fenétra, por allâ déguenautsi oquiè que lâo z'appartint pas. Y'ein a que ne font seimbliant dè rein et que, sein allâ espret cauquiè part po robâ, sè tiront pas ein derrâi se lâi a oquiè à accrotsi, sâi de 'na maniére, sâi de n'autra.

On certain lulu, qu'avâi duè tchivrès et onna tchevretta, lè menâvè ein tsamp à 'na totse que l'avâi amodiyì de la coumouna, et lè fasâi gardâ pè son bouébo. Ma fâi, cllia totse n'avâi diéro què dâi vîlhie fénasse et dâo pâi dè tsin, que cein fasâi dâo bin petit fricot po clliâo cabrès. L'est tot âo plie se lâi avâi cauquiè coumaclliets et cauquiès trotsès dè triolet. Mâ lâi avâi découtè, on tsamp dè djeine espacette et ion dè trèfle, qu'arriont mî fé l'afférè dâi bediettès. Lo gaillâ arâi prâo volliu que le lâi aulont brottâ ; mâ n'ousâvè pas lo derè à son bouébo. Assebin fut tot conteint, lo premi iadzo que lè menâ à la totse, d'ourè son bouébo lâi démandâ :

— Adon, pére, lè faut pas laissi sailli dâo prâ iô ne sein ?

— Oh ! bin, vouaiquie ! repond lo pére, poru que le sailliéyont pas dâo canton, laisse-lè pî !

Samuïet et Abran.

Samuïet. Sâ-tou porquiè on tsin revirè la téta à tot momeint quand on lâi tracè aprés ?

Abran. Eh bin ! l'est po vairè se l'est bintout rattrapâ et po que satsè se dussè éteindrè pe rudo.

— Oh ! que na !

— Et porquiè don ?

— Eh bin, l'est tot bounameint pace que n'a pas lè ge dâo mémo coté què la quiua.

— Eh ! tsancro dè taquiet, va !... Et tè, Samuïet, sâ-tou porquiè lè monnâi mettont dâi tsapés bliancs ?

— Oh ! n'est pas molési à dévenâ, Abran, c'est que sont adé permi la farna et que le sè vâi pas atant su on tsapé blianc què su on nâi.

— Oh ! n'est pas po cein que l'ein mettont dâi bliancs.

— Et porquiè don ?

— Po sè couvri la téta !

Une maison de la Suisse allemande répand un peu partout le prospectus suivant. On s'ingénierait à vouloir composer un gachis semblable, qu'il ne serait guère possible. C'est vraiment un modèle du genre.

« Le *savon aromatique médical* ne contient que des étoffes qui sont avantageuses pour le teint, il est libre de tout les principes acérés et viandants et il se recommande principalement pour des exanthèmes, des bourgeons d'été, des boutons, des éruptions hérpetiques comme aussi contre le teint roide et jaune, pour la susceptibilité morbide du teint, faiblesse du teint, engelure et surtout pour de telles maladies qui résultent par activité arrêtée des pores. Il amollit et nettoye le teint et ne contribue pas seulement à la déstruction rapide de tout les étoffes nuisibles à l'expiration des pores mais il frappe aussi et revit à une activité renouvelée ces organes d'une manière profitable à la santé.

L'usage de ce savon est comme chez chaque autre savon, en l'offrant au teint par frotter pour le blesser en suçant par l'entremise d'une pièce de lainage sur laquelle on frotte d'abord le savon, pour des bains on coupe une pièce dans des fragments fins, et les mèle entre l'eau du bain.

A cause de son odeur agréable et son mousser fort ce savon est apte très particulier à la toilette et à raser. »

UNE FEMME EN LOTERIE

II

En continuant son inspection, la voyageuse aperçut une pièce entièrement vide.

— Voilà mon affaire ! s'écria-t-elle.

Et faisant apporter son bagage, ou plutôt son mobilier, elle se mit à l'œuvre. A l'aide de schalls, de couvertures, de matelas, elle eut bientôt créé un petit appartement qui contrastait par son élégance relative avec le reste de l'appartement. Un morceau de tronc d'arbre lui fournit une table, un autre lui donna un siège ; et quand elle eut cloué un tapis pour remplacer la porte absente, elle se trouva tout à fait chez elle. Les domestiques exécutaient ses ordres avec empressement, tout étonnés d'obéir à une femme qu'ils ne connaissaient pas et qui s'était introduite ainsi dans la maison de leur maître ; mais elle donnait des ordres si clairs, et si précis, elle se mettait de si bon cœur à la besogne, elle savait si bien commander, qu'il était impossible de ne pas lui obéir.

Elle achevait son œuvre d'installation, quand on entendit les aboiements d'un chien ; aussitôt les domestiques de s'envoler comme une nichée de colombes dans la crainte d'être surpris et grondés. Quant à la jeune femme, loin de s'émouvoir en aucune façon, elle alla sur le seuil attendre paisiblement le maître du logis.

Celui-ci parut bientôt à l'entrée de la cour ; c'était un homme de haute taille ; des bottes montant au-dessus des genoux, une houppelande à moitié râpée, une casquette de fourrure, une barbe longue et inculte, un fusil en bandoulière en faisaient le vrai type de l'habitant de ces solitudes. Il prêta l'oreille à quelques mots que lui disait un de ses serviteurs, puis il se dirigea à grands pas vers la porte au milieu de laquelle se tenait la jeune femme, comme dans un cadre destiné à la mettre mieux en lumière. Arrivé devant elle, il s'arrêta la bouche ouverte et sans proférer une parole.

— Bonjour, monsieur ! fit celle-ci d'un ton assuré, et sans rien perdre de son sang-froid.

— Madame... qui êtes-vous ? articula sir Adams d'une voix brusque et rude.

— Je vous répondrai quand vous m'aurez saluée ; on ne doit pas être moins poli dans les prairies de l'Ouest que dans les rues de New-York.